



05

Momoju en éclats

10 **MUSIQUE**

BACO
L'OBSESSION D'UNE VIE

18 **COUTUME**

MANZARAKA
AMOUR OU BUSINESS?



MA VIE PLUS SIMPLE AVEC

Mes transferts d'argent avec mon téléphone !



Dépôt d'argent



**Transfert immédiat 24H/7J
partout aux Comores**



Retrait d'argent



**Achat de crédit 24H/7J
AVEC BONUS 20%**

Déjà client Telma ? Vous bénéficiez automatiquement de Mvola.
Composez le **#444*1#** pour changer votre code secret et commencez à utiliser Mvola

SIMPLE, IMMÉDIAT ET SÉCURISÉ

1^{ère} solution de transfert d'argent aux Comores



Chers passagers,

C'est avec un immense plaisir que je vous retrouve pour cette nouvelle édition de Mwezi. J'en profite pour vous remercier pour votre fidélité, en tant que lecteurs, et aussi, en tant que fidèles usagers des vols AB. J'en profite surtout pour vous présenter mes meilleurs vœux de nouvel an.

Ces pages sont une occasion rare d'échanger sur notre paysage culturel, et un moment essentiel pour vous faire part des nouveautés et des actualités de la compagnie. Ce n'est d'ailleurs pas sans une certaine satisfaction que je vous informe ici de l'élargissement de notre flotte, prévu en 2020.

En effet, la compagnie a décidé de se doter de deux nouveaux Embraer 170 l'année prochaine, afin d'accroître ses dessertes dans la région. Ce renouvellement de la flotte est né d'un accord signé en juillet dernier entre AB Aviation et le constructeur brésilien.

Après une étude approfondie sur le potentiel de développement d'AB Aviation, laquelle étude a été présentée au gouvernement comorien, Embraer a choisi de nous accompagner dans notre politique d'expansion. Il s'est également engagé à participer au montage financier et à la gestion technique des nouveaux appareils.

Avec ces nouveaux avions, augmente le nombre de PNC (personnel navigant commercial).

Pour répondre à la nécessité de maintenir un service de qualité sur l'ensemble de nos vols, AB Aviation a lancé une campagne de recrutement de nouveaux PNC en septembre 2019. Dans l'idée de former quatre jeunes comoriens et de les rendre opérationnels pour janvier 2020. Leur formation en Afrique du Sud et au Kenya participe de notre politique d'investissement sur le capital humain.

Le renforcement de la compagnie, aussi bien en terme d'équipement qu'en terme de personnel, est une nécessité. Les bons résultats de la compagnie durant la haute saison touristique (juin-août) sont un argument de poids en faveur de son développement à venir. Près de 444 vols effectués pendant cette période de vacances, et près de 20.700 passagers transportés à bord de nos avions, principalement à destination d'Anjouan et de Grande Comore.

Je tiens particulièrement à remercier tous ceux, passagers comme partenaires aéroportuaires, qui ont permis, grâce à leur ponctualité ou à leur professionnalisme, d'atteindre ces résultats ! Je tiens aussi à saluer les passagers des vols au départ et à destination de Dar-Es-Salaam. Ils n'ont pas manqué de nous faire savoir qu'ils apprécient l'augmentation de la franchise bagage (portée à 50 kg) entre la Tanzanie et les Comores, ainsi que le changement de terminal, puisque, depuis le 29 août dernier, les vols d'AB Aviation sur le Continent se font depuis le Terminal 3 de l'aéroport Julius Nyerere.

J'espère que notre volonté constante de servir et d'améliorer votre confort sera à la hauteur de toutes vos attentes, et que, A et B resteront toujours les premières lettres d'un voyage réussi à vos yeux !

AYAD BOURHANE
Directeur Général d'AB Aviation

MWEZI | AB AVIATION LE MAG

Directeur de la publication : Ayad Bourhane. Rédaction en chef : Soeuf Elbadawi. Secrétariat de rédaction : Catherine Mournetas. Journalistes : Ruwe, Soeuf Elbadawi, Fouad Ahameda Tadjiri, Farah Zineb, Med, Andin Abdoulkarim. Design graphique et maquette : Bruno Chizat. Partenaire culturel : Washko Ink. Régie publicitaire : AB MEDIAS. Coulee de lave – Moroni Union Des Comores +269.368.42.71 info@abmediagroup.fr. AB Aviation Mag est édité par la compagnie AB Aviation. Couverture : Le calme du village en plein Mamoudzou. © Soeuf Elbadawi. Tirage : 15.000 exemplaires.

Publication : tous les 4 mois. Impression : Rotimp pour BillKiss*, chargée de production déléguée.

REPORTAGE

Momoju en éclats

05



Musique
BACO

10



Littérature
NASSUF DJAÏLANI

12



Patrimoine
DEBBA

14



Coutume
MANZARAKA

16



Rituel
TRUMBA À MAYOTTE

18



Denis Balthazar
Balladur et l'ombre
des kwasa
p.22



Isma kidza
Maore
p.25



Notre métier AB
Sarah Souefou
p.30



Circuit Express
Lémures et lagon
p.32



Une mosquée de quartier à Kaweni.
© S.E | Fonds WJ

La légende raconte qu'à l'origine, il y eut cette utopie : ériger une communauté de destin dans un contexte d'éparpillement des origines. Une communauté d'individus dont l'objectif serait le même dans ce monde où le féodal, seul, arrimait les envies.

Une histoire dont on retrouve encore quelques traces dans les bouches des Anciens à Barakani, l'un des plus vieux quartier du village de Momoju. Une cité que la capitale coloniale est venue absorber dans son élan de vie. A commencer par ce nom qui s'est noyé dans le lagon, au profit d'une nouvelle appellation que personne ne cherche plus à expliquer : Mamoudzou.

Un gros bourg de plus de 60.000 âmes, décrit dans Kashkazi en 2007, comme la résultante maladroite d'une fiction aux éléments disparates. « Entre ville nouvelle artificielle et phénomène urbain spontané en pleine explosion, le chef-lieu de Maore n'en est qu'au début de sa vie, écrivait alors Lisa Giachino. Une vie intimement liée à l'histoire de la présence française et aux relations avec le reste des Comores, avec toutes les questions existentielles que cela pose. Mamoudzou est à l'image de son île ». Elle situe son histoire



Une pirogue à l'ancienne à la Pointe Mahabou. © S.E | Fonds WJ

de Momoju au XIX^{ème}. Avec des planteurs et des administrateurs, qui, le soir venu, se hâtent de retrouver leurs pénates, de l'autre côté de la rive, sur la petite terre, où se réfugiaient les européens.

Momoju, à l'époque, figure une cité de pêcheurs. Des sortes de prince du cabotage, qui relient la petite terre à la grande avec leurs boutres, sous le contrôle de l'administration française. Momoju, sans son port improvisé à la hâte, n'en mène pas large, ces années-là. De fait, la capitale se trouve alors à Mtsapéré, où se terre la bourgeoisie féodale, ses armateurs et ses commerçants. Avec 1.400 habitants répertoriés en 1843, soit un peu plus de 200 âmes que Dzaoudzi. Momoju était mal située, peu considérée, peu valorisée. Jusqu'à ce que les colons s'y intéressent. Pour le géographe Said Said Hachim, cité par Giachino, le choix des Français s'est porté sur Momoju, par peur d'avoir à « affronter tout de suite ces 1.400 personnes [...] Il y avait là des sultans kabaila, esclavagistes, qui avaient leur propre système social ». Une peur toujours palpable de nos jours, où l'installation des Métropolitains est toujours vécue comme une intrusion, quel que soit le discours de fidélité envers la République.

À l'origine, les Français tergiversaient autour des marais. Assainir ceux de Fongoujou en Petite Terre avait fait 66 morts. Une vraie malédiction ! Lorsqu'ils installent leur premier pavillon administratif en 1854, destiné à accueillir le commandant supérieur du territoire, ils se montrent prudents. Il est vrai qu'ils prévoient, dix ans plus tard, d'y développer un chef-lieu, qu'ils nomment déjà Mamoudzou, avec les « hôtels du gouvernement, de l'ordonnateur et du contrôleur, le Trésor, le tribunal, la poste et les douanes, l'église et son presbytère, la direction des Ponts-et-chaussées, la prison, la direction du port ». Décivant tous les travaux à accomplir (dont les nivellements de terrain) avant l'installation des Européens en 1870, Gevrey insiste : « C'est seulement lorsque [le marais de Kaweni] sera assaini, lorsque les terres vierges mises à nu auront exhalé à peu près tous leurs miasmes pestilentiels qu'il sera temps de s'établir à Mamoudzou ». Par peur des infections et des épidémies.

Un discours qui tient du sacerdoce, mais qui ne prendra réellement forme qu'à partir de 1976, lorsque l'administration, désireuse de marquer la scission avec les îles d'à côté, se met à construire dans tous les sens, sans le moindre plan d'urbanisme, afin d'abriter les services de l'Etat, et d'accueillir les fonctionnaires en provenance de la Métropole. Avant les années 1970, il ne se passe ►►



Cavani, non loin du stade.
© S.E | Fonds W.I

► pas grand-chose, concernant le devenir de Mamoudzou. Les anciens colons – des aventuriers débarqués de la Réunion – ayant tout perdu dans l'effondrement des usines sucrières, après les cyclones de 1898 et 1934, s'étaient réfugiés là, pendant que le « Mahorais », par peur de l'impôt de capitation, s'éloignait autant que possible de cette cité. Les colons aux fortunes déchuées et leurs boys s'installèrent à la lisière de ce qui était encore un village. Momoju continuait à vivre du cabotage des boutres. Pour bénéficier de l'école républicaine, il fallait alors se rendre à Mtsapéré, où s'est construite le premier établissement scolaire de la Grande Terre. De quoi nourrir les querelles et les jalousies entre les vieilles élites et les nouvelles...

A l'avant-scène de la scission avec les autres îles, le Mouvement Populaire Mahorais affichera sa volonté de voir Mamoudzou devenir la capitale, plus tard. Giachino raconte que Mamoudzou-capitale s'est située « à un tournant de l'histoire de l'île : celui où la France a décidé de rester et de renforcer radicalement sa présence ; celui où l'élite locale favorable à Mayotte française » a tout fait tout pour rendre le retour en arrière impossible et créer la distance



Une péripatéticienne, non loin du marché couvert de Mamoudzou.
© S.E | Fonds W.I

“ Les anciens colons ayant tout perdu se réfugiaient là. ”



Ruelle dans les hauteurs de Cavani. © S.E | Fonds W.I

vis-à-vis des autres îles ». Elle cite un témoin de l'époque : « Ce sont les Mahorais qui ont dit : on a coupé avec les autres îles, on va créer une ville pour que les pionniers arrivent. On va leur donner les hauteurs et tous les avantages ». Des pionniers dont le rêve était de bâtir le nouveau Mayotte. Celui de la future départementalisation. C'est là que débute la véritable histoire de Mamoudzou. A la fin des années 1970. Ces fameux pionniers arriveront cependant sans le moindre plan d'urbanisation. Ce qui donne à voir le spectacle d'une ville s'établissant à l'aveugle dans les années 1980-1990, incarnant les angoisses et les tensions d'une terre qui se cherche dans les décombres d'une nouvelle destinée.

Le maire de Mamoudzou, Abdallah Hassani, atteste du fait en 2007 : « Il n'y a jamais eu de projet de ville. On a construit de façon diffuse. Pleins de projets existent, mais ils n'ont jamais été mis en relation pour construire une ville ». Pendant que Momoju continue encore de se percher dans les champs de cocotiers ou de se la jouer « village », apparaissent les premiers kilomètres de bitume dans les eighties, les premières cases SIM, les premières zone HLM avec Mgomani, les nouveaux quartiers comme Cavani, les premiers bidonvilles face à la zone industrielle de Kaweni, les premiers mzunguland avec les Cent villas. Une ville qui bout à cent à l'heure avec une population clivée, très éloignée de la communauté de destin de Momoju, une tour de babel archipelique, où le premier qui se lève s'invente une vie entre les failles d'une commune d'agglomérations, où les intérêts des uns et des autres divergent, encore aujourd'hui. Huit

bourgs qui doivent sans cesse réapprendre à s'aimer. « L'essentiel, expliquait le maire à Giachino, c'est qu'à l'intérieur de la commune, on priorise les gros projets. Mais c'est difficile. Comme tout Mahorais, on pense : d'abord mon quartier, puis le village, et enfin on peut penser à la commune ». C'était en 2007...

Les temps ont changé depuis, mais les bidonvilles sont restés des culs de sac, bien que menacés de plus en plus par la spéculation immobilière, pendant que les mzungulands, apprennent à s'inventer des histoires de diversité, pas toujours heureuses. Nombre de projets d'aménagement ont pu laisser croire à une révolution rapide des mentalités, dans le sens de ce que confiait Nathalie Deloriot, directrice adjointe de l'aménagement et du développement de Mamoudzou, à l'époque : « Les gens commencent à revendiquer : « Je suis de Mamoudzou. » Ça devient une réalité. Les élus ont pris conscience que certaines questions doivent être posées au niveau de la commune ». Sentiment que ne partageait pas Said Said Hachim dans l'article de Giachino : « Il n'y a pas d'empreinte identitaire à Mamoudzou ». A ce compte-là, on pourrait tout aussi bien dire que Mamoudzou appartient à tout le monde, vu qu'elle devient l'incarnation « de ce que la France est en train de faire de Maore », comme l'écrit Giachino en conclusion. Une terre en ébullition permanente.

Principal pôle économique de l'île, Mamoudzou surprend ainsi le visiteur par sa duplicité manifeste, portant l'ancien en son ventre, tout en se revendiquant du monde à venir. Avec un centre-ville transformé en véritable bric-à-brac, où règne les embouteillages et la pollution, sauf lorsqu'on la traverse de nuit. Elle paraît apaisée, et sans nuisances, si l'on met de côté les menaces



Une échoppe en plein Cavani. © S.E | Fonds W.I



Parabole sur tôle et villa rosa. © S.E | Fonds W.I

Graffiti sur un mur de Mamoudzou.
© S.E | Fonds W.I



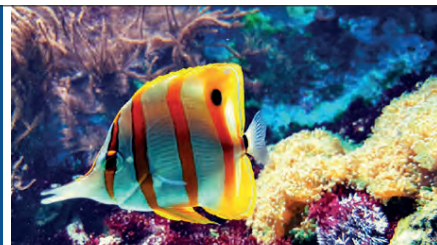
“ Les gens viennent à Mamoudzou comme au Far West ”



Une vieille case SIM à Cavani. © S.E | Fonds W.I

d'insécurité qui font criser les riverains. Dans un manuel de géographie du vice-rectorat, un enseignant aurait, un jour, écrit ces mots, pour décrire Mamoudzou : « L'agglomération capitale, porte d'entrée de la modernité, est la caisse de résonance, le miroir grossissant » des bouleversements que connaît la société mahoraise. Kashkazi cite aussi ce fonctionnaire : « Les gens viennent à Mamoudzou comme au Far West, pour gagner de l'argent et arnaquer ». Une façon comme une autre de rappeler que la ville s'essaie aussi au rêve de la société de consommation, en espérant des lendemains meilleurs...

AB
LES PREMIÈRES LETTRES
D'UN VOYAGE RÉUSSI



ANJOUAN
DAR-ES-SALAAM
GRANDE COMORE
MAYOTTE
MOHÉLI




AB Aviation - Comores

www.flyabaviation.com

—
Hôtel
Restaurant
Piscine
Club nautique
Concerts
—



Tous les dimanches midi
Concert de Jazz
pour accompagner le buffet
& Karaoké



☎ 0269 60 13 83  Le Trévani



Là où le temps s'arrête ...

 **hôtel - restaurant**
Le TRÉVANI
séminaires - club nautique - concerts

📍 Plage Trévani, Commune de Koungou

MUSIQUE BACO

L'obsession d'une vie

L'un des artistes les plus novateurs de la scène archipélique revient à l'affiche avec un triple album, *Rocking my roots*, dont le premier single, *Désolé les enfants*, est déjà disponible sur les plates-formes numériques. Il y défend la ferveur du R & G, un sillon qu'il creuse dans l'histoire des musiques noires depuis ses débuts. Petite conversation avec un artiste farouchement jaloux de son indépendance.

Dans un des titres de l'album écouté en studio, Baco évoque la mémoire de Kwale. « *Ça fait partie des lieux où les watoro de Mamoudou allaient se cacher* » pour fuir l'impôt de capitation. Une ancienne forêt, située dans les hauts, entre Passamainty et Tsoundzou, sur la route de Dembeni. Un site aujourd'hui investi par l'armée. « *Symboliquement, j'associe le changement de Mayotte à Kwale. C'est là que se réfugiaient ceux qui ne voulaient pas payer de latete... Des résistants qu'on peut assimiler aux marrons, même s'il ne s'agissait pas d'esclavage. C'étaient des gens qui se refusaient aux travaux forcés* ». Dans les années 1940-1947, il y avait encore des watoro, là-bas. « *Maintenant, c'est une terre conquise. Une terre de militaires* ». Et les souvenirs se taisent à Maore, comme s'il fallait se démettre de ce passé de résistance. La chanson, cependant, les remue. Histoire de comprendre ces temps nouveaux où l'individu se contente d'agir telle une chauve-souris prise au piège par nuit de beuverie.



Le premier single de *Rocking my roots*.
© Madeleine Delaperrière

Une métaphore pleine de sens, pour quiconque réfléchit sur le destin de cet archipel déconstruit. Une question rendue délicate pour tout artiste, dont le récit s'ancre originellement à Mayotte : « *On fait beaucoup d'amalgames* ». Pour le coup, Baco se fixe un rôle. « *Dépasser cette résonnance installée par la colonie. Elle nous enferme dans un carcan de pensée* ». Le discours féodal, le pays divisé, l'appartenance commune, Ali Soilihi – le seul qui aurait pu consolider le socle culturel ? – et les ambiguïtés politiques se retrouvent vite dans la conversation, comme pour énumérer la longue liste des sujets qui fâchent. « *Pour l'instant, on ne fait que suivre ce chemin tracé par nos colonisateurs. On s'engouffre tous dedans* ». Pour Baco, les « pères » se sont fourvoyés. Ils n'ont pas su redéfinir ce qui rassemblait derrière le mot « *masiwani* ». Il signale ainsi une quête intérieure des habitants de l'archipel. « *Ce n'est ni l'ONU, ni la France, qui vont régler cette histoire* ». Tant que l'éducation ne résoudra pas la question à l'intérieur du « nous » éclaté, les incompréhensions persisteront : « *Si je dis « Comores », un conard va dire « Ah oui ! Mais si t'es comorien... t'es pas mahorais ». Et je ne veux pas jouer à ce jeu. Je n'entre pas dans les pièges que la France m'a installés. Je sais qui je suis* ».

Il invoque une sagesse ancestrale, et en appelle à la conscience de chacun : « *A l'essence de ce que nous sommes, parce que c'est ça qui assoit une conscience. Appelez ça « Comores » ou comme vous voulez, je m'en fous. Moi, j'ai toujours considéré que je suis de là-bas. Si je veux aller à Ngazidja, j'irai à Ngazidja. Si je veux aller à Mohéli, j'irai à Mohéli. De toutes façons, les frères qui sont là resteront mes frères à jamais, les mères*

qui sont là resteront mes mères à jamais ». L'important étant de savoir que cette histoire déborde l'archipel de tous côtés : « *Il faut que la conscience elle-même aille jusqu'à l'Égypte antique, parce que sinon ça n'entrera jamais dans nos têtes* ». Le combat, il est grand, beaucoup plus grand que nous, se répète-t-il à l'envi. Avec une once de radicalité dans la voix : « *Ce qu'il nous faut, c'est un sacrifice. J'ai dit aux Mahorais que je veux cinq personnes, prêtes à mourir pour tout un peuple. Car on perd du temps à trop survoler les choses. Et moi, perdre du temps, je ne peux pas. J'ai plutôt besoin de produire, pour que ça serve, quand je m'en irai* ».

C'est dit, c'est clair et c'est brut ! A l'inverse de ceux qui s'éloignent de leurs propres œuvres : « *J'essaie de ne pas mentir dans mes mots. Je n'oublie pas d'où je viens. J'ai chassé le hérisson, pieds nus, la nuit. Donc par rapport à celui qui est là, qui nous gouverne depuis deux siècles, nous avons intérêt à écouter les Marcus Garvey. Des gens qui nous ramènent à l'essence de nous-mêmes* ». Il parle de conscience émergente, se fonde sur une logique de cycles implacables, rappelle l'expérience jamaïcaine : « *Les rastas se sont accrochés sur des questions, mais s'ils n'avaient pas eu une philosophie commune, une sagesse commune, une vision commune, le ghetto n'aurait jamais réussi à bâtir ce qu'ils ont construit. Nous, on est piégés* ». Il défie les ennemis de tous jours. « *Qu'ils viennent me chercher avec ces histoires, je les attends. Personne ne peut m'enlever ce qui fait de moi ce que je suis. Ils veulent utiliser « Comores » et « Mayotte » pour nous diviser.*



Baco. © Felix Beaudoin

ses sources originelles. En l'écoutant, on entend bien les sons du mlelezi, du mgodro ou encore du mshogoro se déverser dans ses veines. Baco a beaucoup voyagé, fricotant avec Keziah Jones à New-York, improvisant aux côtés de Manjul à Londres, arpenter les scènes des musiques du monde en France. Et comme tout créateur, il a couru après ses ombres intérieures, à la recherche du son juste, y compris en reprenant son ouvrage vingt mille fois, sans compter. La triple galette qui sort, dont le premier single est déjà disponible sur les plates-formes dédiées, annonce sa grande maturité sans âge et résume l'expérience de toute une vie. *Rocking my roots* sonne à la fois comme un hommage rendu aux musiques issues du monde noir, et comme un sacre pour un nouveau genre aux contours éclatés qu'il appelle « *R & G* ».

« *Si t'enlèves toute la création du peuple noir du panier universel, aucune jeunesse de ce monde ne danserait. Le « R » est là pour honorer tout ce que l'Afrique a donné au monde. Le rock, le rap, le reggae en font partie. Ce « R » est basé sur un socle, qui est le ngoma, qu'on retrouve dans le « G ».* Un terme bantu que tu peux trouver au Congo (« *goma* »), au Cameroun (« *ngom* »), chez Bongo (« *Go* ») et chez nous sous ce nom de « *ngoma* ». Une histoire d'émergence musicale, qui se nourrit de la pulsation ternaire de l'Afrique : « *Le ternaire est un chiffre divin, un troisième élément qui se rajoute, car sinon on est binaire. Le jour, la nuit, l'homme, la femme. Le ternaire, c'est l'autre divinité. On est comme les gardiens du temple* ». Le « *R & G* » table sur un effet-miroir, qui

« *Si t'enlèves toute la création du peuple noir du panier universel, aucune jeunesse de ce monde ne danserait. Le « R » est là pour honorer tout ce que l'Afrique a donné au monde. Le rock, le rap, le reggae en font partie. Ce « R » est basé sur un socle, qui est le ngoma, qu'on retrouve dans le « G ».* Un terme bantu que tu peux trouver au Congo (« *goma* »), au Cameroun (« *ngom* »), chez Bongo (« *Go* ») et chez nous sous ce nom de « *ngoma* ». Une histoire d'émergence musicale, qui se nourrit de la pulsation ternaire de l'Afrique : « *Le ternaire est un chiffre divin, un troisième élément qui se rajoute, car sinon on est binaire. Le jour, la nuit, l'homme, la femme. Le ternaire, c'est l'autre divinité. On est comme les gardiens du temple* ». Le « *R & G* » table sur un effet-miroir, qui

“ J'essaie de ne pas mentir dans mes mots. Je n'oublie pas d'où je viens. J'ai chassé le hérisson, pieds nus, la nuit. ”

fait s'entretenir les mémoires de toutes les diasporas noires. Un style composite, résumant la trajectoire d'un homme, des débuts de son histoire archipélique à l'avènement de son destin globalisé. « *Ma démarche consiste à capitaliser sur tout ce que je suis* ». L'obsession du shungu, ciment social de l'archipel, est de faire advenir l'homme, au bout d'une longue expérience, en rassemblant les morceaux épars d'une existence. L'artiste n'en est pas loin...

En même temps, ce triple album, dans lequel on retrouve une partition live, traduit comme une obsession de la trace chez Baco : « *Avec la souffrance qu'on nous fait subir, je ne vais plus être là à dormir et à attendre la mort, sans avoir ce sentiment de laisser un peu de ce que j'ai pu ressentir en ce monde aux autres, en disant que c'est comme ça que j'ai vécu. Il y en a d'autres qui ont vécu, en me laissant cet héritage, et même s'ils étaient loin, j'ai le sentiment qu'ils se sont sacrifiés pour moi* ». Un questionnement sur les filiations et la relation aux autres, qui trouve un écho étrange dans *Conflit mineur*, morceau interprété avec sa fille, où affleure, au-delà de la tendresse d'un père, le désir de transmettre dans la douceur et l'harmonie. « *Je ne peux pas ne pas apporter ma pierre à l'édifice. C'est dans la nature des choses. Je suis obligé de manifester mon être ainsi. Et si je ne fais pas ça, c'est que je ne vis pas. Il y a eu combien de Baco avant moi ? S'il n'y avait pas eu tous ces Baco, je n'existerais pas. Je suis une trace moi-même. Donc ce n'est pas une obsession, c'est la vie* ».

SOEUF ELBADAWI

LITTÉRATURE

NASSUF DJAILANI

Histoire d'archipel

Le poète Nassuf Djailani revient chez KomEdit avec Comorian Vertigo, son premier roman. Une triste polyphonie sur des Comores divisées. Le récit d'une rupture remontant à l'indépendance, au moment où Mayotte tourne le dos à ses trois îles sœurs. Le roman donne à lire les tourments liés au choix des uns et des autres : « Après les frontières physiques, celles du cœur semblent définitivement obstruées ».

Le récit débute par une voix, celle de Marie qui constate le climat de haine, envers les « Comoriens » à Mayotte : « *ce pays a changé, je l'ai vu dans les yeux des gens. Ils sont gagnés par une espèce de chose qui les a mordus dans le cou et qui les a rendus enragés* ». Non loin de chez elle, à l'école de sa fille, s'exprime une colère. « *Portail [...] défoncé* », des « *femmes qui hurlent* ». Marie récupère son enfant, sous la menace. On parle de l'« *écrabouiller comme une punaise* », « *Punaise* » ou « *blatte* » renvoie dans le nouvel imaginaire de l'île au « *Comorien* », rendu *persona non grata*, surtout s'il est « sans papiers ». Marie, les siens, elle les a obtenus grâce à Gilles, le père de sa fille, Victoire : « *J'avais besoin de cet enfant, si je voulais survivre. [...] Gilles a parfaitement compris ce que je voulais* ».



Houleïd, le compagnon de Marie, n'en possède pas, des papiers, et il vient de commettre un crime : « *Jamais je n'ai voulu la mort de cet homme* ». Aux infos, « *on parle de cet homme tombé dans ce trou [...] On raconte que son ouvrier l'y a poussé délibérément en raison de [sa] passion criminelle* ». Houleïd s'accroche à sa version : un accident. Il travaillait pour sa victime sur un chantier depuis plusieurs mois sans salaire : « *J'ai plus de séjour, alors il en a profité* ». Le texte dénonce l'exploitation par intimidation des travailleurs dits « clandestins ». Mais si Nassuf Djailani paraît sensible au malheur de ces hommes, il en conserve une image stéréotypée : Marie donne son corps pour survivre, et Houleïd est un criminel.

En admettant les choix passés, qui rendent le « Comorien » indésirable à Mayotte, le « Mahorais », qui s'en prend à son semblable, n'est pas davantage maître des lieux. Il ne figure qu'une autre réalité de la dépossession. Evoquant la cité, l'auteur décrit : « *une enfilade de baraquements de tôles rafistolées à la hâte. Toute notre fortune est là, juchée sur les collines. Ça scintille au loin, mais elle est bien laide. A côté, il y a des bâtiments en dur sur deux ou trois étages qui abritent la petite bourgeoisie locale. Plus haut, il y a ces beaux appartements en brique rouge qui concentrent les fonctionnaires souvent blancs* ». Cela fait penser à la ville coloniale décrite par Frantz Fanon. Puis, s'ajoute le racisme envers les autochtones, dont témoigne Elise, la directrice d'école : « *Tu sais l'égalité des chances dans ce pays ne va pas de soi. Les réalités politiques entrent beaucoup en jeu. Vous, les « blancs », vous pouvez débarquer*

le matin, et l'après-midi, vous avez un CDI. Nous, si notre tête ou notre lignage ne revient pas aux décideurs, on peut toujours attendre ».

Il se déploie dans le texte des éléments liés à l'enfermement, au confinement, à l'exiguïté inhérente aux îles.

Elise constate un écart entre la métropole et l'île : « *la presse quotidienne française n'arrive ici qu'une semaine après parution* ». Ni vraiment comorienne, ni vraiment française, Mayotte s'est perdue dans l'entre-deux. Surgit un malaisé, qui ne s'exprime qu'à travers la haine, laquelle haine n'épargne pas les blancs : « *Les gens se parent de bleu blanc rouge, et célèbrent le 14 juillet, mais ils exècrent les wazungu, mangeurs de porcs, impurs à la « nation d'islam* ». Plus loin : « *Nous perpétuons ici l'individualisme et le juridisme dont la France se meurt. Les gens un peu opportunistes nous laissent faire, en profitant des miettes qu'on leur laisse, tout en nous vouant une haine sourde* ».

L'auteur réussit à traduire ce réel ambivalent qu'analyse le philosophe

Dénètem Touam Bona : « *Le malaise de Mayotte s'enracine en partie dans le sentiment plus ou moins conscient de dépossession qu'éprouvent ses habitants vis-à-vis de leur propre image, de leur propre histoire et devenir. Ce malaise est bien plus profond que les mille et une difficultés économiques et sociales que rencontre ce territoire [...] Un malaise indicible, touchant au sentiment même d'existence : j'ai beau renier mes frères, j'ai beau cracher sur leur indépendance de merde, j'ai beau arborer le drapeau français [...] je reste invisible aux yeux de la mère patrie au point qu'il m'arrive souvent de douter sur ma propre réalité* ».

Pourtant, de l'autre côté de la frontière, la jeunesse qui vit son pays telle une impasse, voit une brèche en cette île française, un eldorado possible. Dans les faits, Touam Bona dénonce une prospérité fictive « *qui aboutit nécessairement au renforcement de la partition de l'archipel, au durcissement de la frontière, à l'hémorragie des forces vives des autres îles* ».

Dans la partie indépendante de l'archipel, le roman nous livre l'image d'un pays enlisé, n'offrant aucune perspective à ses enfants, malgré le choix de la souveraineté en 1975. L'auteur y nomme l'indigence, l'incurie du pouvoir et le désœuvrement d'une jeunesse, en proie à toutes les manipulations. Un jeune qui n'a qu'un seul rêve : fuir. Ahmed, le frère de Marie, le confie, une fois son bac en poche : « *Explosion de joie [...] Enfin admis à sortir de ce trou. Je me précipite à l'entrée principale de l'ambassade de France [...] Une foule immense fait déjà la queue* ».

Ahmed vit avec son père, un major de l'armée nationale. Il manque à ce dernier les deux dents de devant, « *ce qui lui fait drôlement zézayer* ». L'auteur ajoute à ce personnage une pointe de dérision et d'exagération, discréditant, au passage, ses idéaux sur l'indépendance et sa dénonciation de la politique néocoloniale



française : « *Mon père fait partie de l'aile la plus dure du régime, celle qui veut tout faire péter, à commencer par l'ambassade de « Franche », éructe-t-il. Avec cet hilarant suffixe « che » qu'il accole à cette France, qui lui sort par les trous du nez. C'est à se rouler par terre* ».

Face au « *pays qui se meurt de la manière la plus scandaleuse* », Ahmed se met à juger son père : « *un anticolonialiste bon teint qui a tout perdu pour servir la cause d'une nation hypothétique. Il a fait partie de ceux qui ont quitté Mayotte en une sale nuit de juillet 1973* ». Il le qualifie de « *dur* », de « *martial* », de « *rigide* », le rend presque responsable du drame de la nation comorienne. Ce père est perçu comme un homme voué à une cause vaine : « *Que l'Etat s'honore en te payant à temps au moins ! [...] Tu ne poses jamais la question de savoir d'où vient la viande que tu trouves dans ton assiette* », s'offusquait sa femme.

Mais si le père a choisi la nation, la mère, elle, a mis les voiles. « *L'épreuve du pouvoir a tant creusé les inégalités, que la parole politique tourne à vide. [...] L'exil était la seule réponse rationnelle, à ses yeux* », confie Ahmed qui analyse la situation du pays en griffonnant dans un carnet. On le retrouve, assis face à la mer, rêvant d'un ailleurs possible, les après-midis : « *on raconte qu'il fait beau là-bas, que l'on y nage dans l'opulence, il paraît que l'on y respire mieux qu'ici, que l'on y gagne mieux sa vie* ». On pourrait y voir le même état d'esprit chez les candidats au départ pour

Mayotte. Une image de l'île, oscillant entre aubaine et infortune : « *Mais il paraît aussi que c'est la chasse à l'homme là-bas* ».

Il se déploie dans le texte des éléments liés à l'enfermement, au confinement, à l'exiguïté inhérente aux îles. La mer, la chaleur, les odeurs, les bruits, qui, ensemble, concourent à générer une poétique du vertige et à produire l'effet – en parlant des Comores – d'une terre inhabitable chez le lecteur. Le texte parle aussi des morts en kwas, bien que la responsabilité de la tragédie semble orientée vers un seul des deux gouvernements concernés. L'auteur remonte tous ces corps noyés : « *Un mur de corps déchiquetés, qui se dresse sur l'océan indien. Des corps assoiffés de vie et de quiétude, qui flottent et s'enfoncent sous les eaux. Des corps d'hommes et de femmes résolus au départ. Des corps d'enfants poussés à ces rendez-vous forcés avec la mort. Une avalanche de corps de femmes gonflées d'espoir d'un mieux-être ailleurs, etc.* » Nassuf Djailani parle d'une « *mort programmée de 700.000 hommes* ».

C'est un roman dont la trame nous promène sans cesse entre le passé et le présent, et où les destins de famille se mêlent à celui de la nation. Nassuf Djailani réussit à nous faire lire, tant dans le symbolique que dans l'enchevêtrement des récits, l'histoire d'un archipel à travers celle de la famille, où se confrontent les choix des uns et des autres...

FOUAD AHAMADA TADJIRI

1. Djailani, Nassuf, *Comorian vertigo*, KomEdit, 2017. 2. Nous gardons le terme « Comorien » entre guillemets. Dans le nouveau contexte socio-politique de l'archipel, « Mahorais » et « Comoriens » sont des identités en construction et en opposition, alors qu'elles relèvent toutes deux des mêmes origines. L'animalisation ici (« punaise » et « blatte ») n'est cependant pas sans rappeler l'usage du terme *inyenzi* (cafard), relatif au génocide tutsi en 1994. On lit dans le texte que « la rue parle carrément de « race » de pestiférés, de vulgaires blattes qui s'infiltraient partout, avec les Comoriens d'Anjouan comme les pires « ennemis » de la « race » de ceux d'ici ». 3. *Comorian vertigo*, p. 19. 4. *Ibid.* p. 51. 5. « La ville du colon est une ville de blancs, d'étrangers [...] La ville du colonisé ou du moins la ville de l'indigène [...] est un lieu mal famé [...] C'est un monde sans intervalles, les hommes y sont les uns sur les autres, les cases les unes sur les autres. Le regard que le colonisé jette sur la ville du colon est un regard de luxure, d'envie. Rêves de possession ». Pour ce qui est des fonctionnaires « souvent blancs », dont parle Marie, l'auteur renvoie à ce que disait Fanon de la « classe dirigeante en territoire colonisé » : « L'espèce dirigeante est d'abord celle qui vient d'ailleurs, celle qui ne ressemble pas aux autochtones » (Les damnés de la terre, La Découverte, 2002, p. 42-43). 6. p. 50. 7. p. 19. 8. Touam Bona, Dénètem, *Mayotte under the Dom*, article paru dans CQFD n° 155, juin 2017. 9. *Comorian vertigo*, p. 63. 10. *Ibid.* p. 41.

PATRIMOINE DEBAA

Le chant, la danse et la grâce

Une image inscrite dans le sacré de la vie. Ces corps alignés qui ondulent, penchent, se relèvent, se balancent, de droite à gauche. Des femmes qui dansent, le cœur en paix, soutenues par une temporalité percussive, faite de soli et de répons.

Disposées en ligne, elles exécutent à l'unisson une chorégraphie lente et élaborée qui mobilise principalement les bras et le buste et met particulièrement en valeur les qualités les plus appréciées de la féminité mahoraise, la beauté, la discrétion, la maîtrise, ainsi que leur adab, savoir-vivre, et leur ustaa-rabu, raffinement »¹. Un chant à cappella de forme « responsoriale » – soliste et chœur – les accompagne. Tari et kashakasha en rythme : l'imam-meneuse est là pour tenir les rangs.

« L'alignement est une des normes chorégraphiques que les danseuses doivent respecter et que le contact avec les épaules aide à maintenir. Pour maîtriser l'effort et dépasser la fatigue, elles sont constamment sollicitées par l'imam à sourire, à ne pas montrer cet effort, à s'investir entièrement dans la danse et dans le chant »². Balancement des cous. Etoffes et couleurs en joie. Des parures et des coiffes, toutes aussi impressionnantes les unes que les autres. Masque de msindzano et boules de jasmin. Des mains aux motifs de henné dessinent des lignes suspendues dans l'espace. Des figures imaginaires signalées d'un même allant. Le haut des corps seul nourrit le tracé. Le hochement de tête se fait à l'unisson. Une geste raffinée, mesurée. De plaisir et de précision, toujours à la limite du rituel...

Nous sommes au debaa, l'une des danses les plus inspirées de l'archipel. A Ndzuani et Mwali, l'événement s'est fait rare, ces dernières années. A Ngazidja, la tradition n'a jamais pris, bien qu'il y ait eu des vellétés, par le passé. A Maore,

par contre, elle se poursuit de plus belle. Longtemps pratiqué par des muridi de la confrérie rifā'iyya, originaires d'Anjouan, le debaa s'est installé de façon durable dans les années 1920-1930, sous l'autorité de fundi Abdourahmane. Les écoles coraniques y enseignaient volontiers l'art des qasida aux femmes, partageant un même corpus de textes que pour d'autres liturgies soufies, tels daïra ou mulidi.



Pitsha la manga kalina udowo à Marseille. © S.E | Fonds W.I

A Maore, on parle d'une institution incontournable. Un monde au sein duquel la jeune fille apprend à tutoyer les cieus dans une passion mystique, étrangement ancrée dans le profane. Un art consommé de la danse et du chant que les disciples soufis ont porté au cœur des familles et des quartiers, en renouant avec la grande épopée du prophète Muhammad (SAW), avec force poèmes. Une tradition qui, toujours, sublime les femmes, lors des mariages et des fêtes villageoises. De cité en cité, les groupes de madrasati³ s'affrontent alors dans des joutes interminables, au nom d'une tolérance divine que les nouveaux imams intronisés oublient de rappeler dans leurs prêches. Le soufisme a longtemps été le visage le plus populaire de l'islam en ces îles, en effet.

Le lieu d'un apprentissage singulier, où se retrouvent les principes du shungu traditionnel : respect, convivialité, partage et solidarité. Une certaine conception de l'amour, ainsi que les valeurs éthiques du monde soufi. Dans les madrasati s'enseigne aussi l'art d'être une bonne fille, une bonne épouse, une bonne musulmane. Les fundi y veillent au grain. L'esprit créatif, qui circule entre les groupes, s'occupe de consolider les liens, d'abord noués sur les nattes des arrière-cours familiales, là où de vieilles mamans sans âge, s'occupent encore de transmettre le langage et les codes du debaa : le lancinant des tambours et des tambourins, l'amour du chant et du geste parfaits, les valeurs d'ancrage du récit, les manières de vie des disciples, la grande histoire des saints soufis, les pépites du répertoire à entretenir, la langue, belle et souveraine, du Coran...

C'est également sur ces nattes que s'inventent les premiers pas des chorégraphies à venir. Aériens, sous hypnose. « Des mouvements qui rappellent le ressac de la mer, son flot calme et cyclique, qui convie l'immensité, et l'éternité, une croyance en l'au-delà et en la beauté d'un infini présent » relevait Anne Laure Lemancel de Mondo-mix en juin 2009. Un art sacré, de l'intime, du balancement, qui déborde du legs arabo-persé de l'archipel, en allant puiser les fondements de sa dramaturgie du côté de l'Afrique et de l'Asie. Port gracieux, douceur des regards, sensualité du mouvement. La poésie du debaa est avant tout une ode dédiée à la danse et à la musique. Ces femmes le savent, qui miment la jouissance de toute une vie dans un corpus mystique, le temps d'une monstration mettant à mal les clichés répandus sur la musulmane.

Dérivé de la pratique du dhikri dans les zawia, le chant polyphonique du debaa se vit comme souvent comme une envolée lyrique dans la geste du prophète Muhammad (SAW), raison pour laquelle on le sollicite au retour des pèlerins de la Mecque, lors des rituels d'expiation en plein ramadan ou encore lors des mariages. Le debaa est synonyme d'élévation spirituelle, symbole – ô paradoxe – de retenue dans une société matrilocale, où la femme se complait éperdument dans la contrainte du sacré, tout en déclamant sa féminité au grand jour. Le debaa se vit en même temps comme l'endroit d'une compétition sans merci entre ces femmes, pour qui l'esthétique est reine de tous les défis. Le debaa concentre en lui des conflits séculaires, qui ne se règlent qu'à travers la performance actée dans l'espace public. Elena Bertuzzi, chorégraphe et chorélogue, parle d'une « transformation symbolique de la confrontation ».

Depuis 2008 s'organise une battle annuelle des meilleures madrasati à Maore. Dialogues fervents entre les différents ensembles réunis que l'on retrouve depuis 2009 sur les scènes des musiques du monde, en partant de l'Europe. En 2010, le festival Les Rencontres à l'échelle a projeté ces beautés issues du monde insulaire, sur le plateau des Bains Publics à Marseille, en les sortant de la torpeur des quartiers Nord pour la première fois, avec

Le lieu d'un apprentissage singulier, où se retrouvent les principes du shungu traditionnel : respect, convivialité, partage et solidarité.



Debaa à Bazar Dimanche avec les filles des quartiers Nord de Marseille. © S.E | Fonds W.I

un spectacle intitulé Pitsha la manga kalina udowo. La même année, Ocora consacrait un disque à ces chants de femmes soufies, très vite couronné d'un prix France Musique. Auparavant, les « mahoraises » défendaient leur tradition, partout où leurs pas les conduisaient. Les provinces françaises, où s'orchestrent régulièrement des journées culturelles communautaires, en savent quelque chose. En 2012, Elena Bertuzzi, sous l'influence conjuguée de l'ethnomusicologue Victor Randriany, qu'elle a connu en 2008, et de l'anthropologue Michael Houseman, se lançait dans une étude approfondie du phénomène, qui a débouché sur une conférence dansée, notamment.

« Nous avons suivi ces femmes animées par l'amour et la fascination de leur art au quotidien, nous avons été témoins de la créativité et de la passion qu'elles ont pour le debaa. Elles nous ont surprises par leur engagement tant artistique que religieux : elles pensent à leur pratique en se levant, en mangeant et tout au long de la journée, en attendant avec impatience les répétitions du soir. Comme les plus anciennes adeptes du soufisme, elles vivent dans le debaa et pour le debaa. De tout leur être... » écrit Bertuzzi⁴. Une culture que Mayotte promeut, aujourd'hui, dans une volonté de faire entendre son passé et à laquelle contribuent nombre d'institutions.

FARAH ZINEB

1. Cf. Au cœur du debaa : un chant soufi chanté par des femmes/ Ben Said A. K., 2014.
2. Op. cit.
3. Écoles coraniques, où s'enseigne le debaa, entre autres choses.
4. Déjà cité.

COUTUME MANZARAKA

Amour ou business ?

Le rêve prétendu de tous les couples à Maore. Un beau et grand mariage pour sacrifier à la tradition se finit toujours avec un bon manzaraka. Avec des centaines de visages radieux sur un bord de route. Ombrelles et éventails, mshogoro, mlelezi, mbiwi et shigoma. Les saluva sont en fête sur les djanvi. Les amis se bousculent à l'avant-scène. Avec des liasses de billets en sursis, qui se noient dans le parfum des colliers en fleurs, surtout.

Ngayabe, asmini ou encore ylang. On dit que le marié, habillé tel un calife des mille et une nuit, a le choix des fleurs qui pendent à son cou, le jour venu. Le choix de son menu, pour lui et ses amis. Le choix des danses, aussi. Ce qui est sûr, c'est que la mariée, telle une princesse, doit crouler sous les cadeaux pour cette cérémonie, qui passe pour être la plus in et la plus chic du mariage traditionnel. Celle qu'aucun proche ne doit rater sous aucun prétexte. Il faut savoir qu'un bon *mazanaraka* assure un minimum de 20.000 euros à la dulcinée et à sa suite, si la famille du marié a été généreuse. Certaines belles-mères paient jusqu'à 10.000 euros pour soulever le voile qui couvre la mariée. Les belles-sœurs surenchérissent, et les invités peuvent les imiter.

Les familles s'endettent, s'il le faut, pour honorer le principe. L'union de leurs enfants doit rester un moment festif, magique et unique à la fois. Ce qui est parfois synonyme de cauchemar. Le pire, c'est que nul ne peut prévoir à l'avance l'état des dépenses à effectuer pour s'assurer un service digne de ce nom, mais tout le monde sait l'intérêt d'une logistique impeccable. Les cuisines, la location des chapiteaux, la scénographie, la musique et les danses dédiées vous coûtent un bras. Mais certains sont prêts à s'endetter à vie pour ne pas bâcler leur manzaraka. Jusqu'au *mafungidzo*, les parents

peuvent, semblent-ils, négocier. Les cadis n'exigent jamais l'impossible pour sacrifier les liens du couple naissant. Pour un manzaraka, par contre, les familles doivent sortir la grosse artillerie, afin d'officialiser le mariage, publiquement.

Musada (entraide), *shikoa* et *mtsango* (tontine) sont mis à contribution. La banque, également, même si elle n'ac-

Ahmed Soilih, dans la perspective d'un renversement des valeurs : « *Il est vraiment temps que la société mahoraise aborde ces questions financières sans tabou, confiait-il à Mayotte 7^{me}. Il en va de notre avenir, de celui de nos enfants et de leur futur vie de couple* ». Il est clair que le manzaraka reste un business, autour duquel se presse nombre de prestataires.

Les spécialistes de l'événementiel voient là une manière de se remplir les poches. Même les traiteurs se mettent en marche, bien que les traditionnalistes préfèrent encore miser sur la bonne cuisine familiale. « *En réalité, personne n'est dupe. Les familles font de moins en moins appel aux voisins et aux cousins. La confiance n'est pas toujours au rendez-vous, parce que tout le monde veut en profiter au passage. Il y en a qui préfèrent faire appel à un traiteur. Ils ont moins de conflits à gérer en interne. Tu paies et tu profites du service. T'as pas à convaincre un parent ou un autre de jouer le jeu. Mais c'est vrai aussi que ça fait perdre son intérêt au mariage. Il est censé rassembler les proches* », constate Abdoussalam, qui prépare son manzaraka depuis deux ans. « *On va le célébrer l'année prochaine. La banque nous a accordé un crédit pour construire, un crédit sur lequel nous tablons pour financer ce qui manque à notre budget mariage* ».



Ombrelles et éventails pour l'heureux élu. © Ph. Chafiou M.

corde que des prêts à la consommation pour ce type d'événement. Quant aux parents proches, ils connaissent le tarif des liens qui perdurent dans le temps, surtout s'il faut penser à l'après-manzaraka (l'installation du couple), en même temps que s'organise la fête. Des groupes de réflexion se mettent en place depuis 2015, à l'instar du collectif de Mtsapéré, initié par Abdillah



Femmes sous ombrelles en plein manzaraka. © Ph. Chafiou M.

« *Au manzaraka, on doit connaître le visage de ses vrais amis* » pense Muhamadi Saïd. Lui, a longtemps hésité. « *Puis on m'a expliqué que la famille de ma compagne allait tout organiser, selon mes désirs, que j'allais partager la facture, selon mon souhait, avec la famille et les amis. J'ai grandi à la Métropole, j'avais du mal à y croire. Mais lorsque j'ai dressé la liste de ceux en qui je pouvais me fier, je me suis retrouvé avec des sommes que je n'imaginais pas. En gros, les potes ont payé leur place pour l'événement, et selon l'importance de leur contribution, ils disposaient de certains avantages, comme de s'asseoir aux côtés du marié, de manger tel plat raffiné ou d'être servi par une jeune demoiselle au charme certain* ». La famille de la mariée supervise : « *C'est comme de s'offrir un bon restaurant, étoilé. Ma belle-famille a assuré. L'argent versé a servi à la bouffe, avec une marge garantie pour elle. Je crois qu'ils ont fait 10.000 euros de profit sur mon manzaraka. Certains de mes amis ont donné jusqu'à 1.000 euros de contribution* ».

Tout le monde y trouve son compte. Au manzaraka, les invités mangent à leur faim, en réglant l'addition. Ils peuvent inviter d'autres amis à leur tour, en exigeant un accueil en particulier. « *Il est arrivé que des invités se plaignent publiquement, en signalant à la belle-famille qu'on les a mal reçus ou qu'ils n'en ont pas eu pour leur argent* » raconte Bourhane. Il y en a pour tous les goûts. Nombre d'invités ou d'équipes mobilisées en coulisse repartent avec les restes de ce qui est servi, comme s'ils venaient de faire leurs courses en supermarché, et pour certaines, avec une petite somme forfaitaire en sus. « *C'est une scène incroyable. On voit les gens repartir avec des sacs pleins de bouffe, de boisson. C'est leur rémunération du jour. Seul un quart [de ce qui est servi] est mangé* » explique Soufou, à qui on fait souvent appel pour égorger les bêtes et préparer la viande. « *Il peut arriver qu'on reparte avec des vivres pour 10 jours, en étant plus malin que*

les autres », dit-il. Une fois les dépenses mises de côté, l'argent qui reste revient à la famille organisatrice.

« *On parle de manzaraka qui coûtent jusqu'à 60.000 euros. Vous pouvez imaginer les marges que se font les organisateurs* », conclut-il. Traditionnellement, le manzaraka est ce jour béni, où l'on fête l'alliance des familles. On y sacralise les liens séculaires, de convivialité et de partage. Les proches venant offrir leurs cadeaux aux jeunes mariés, la famille les remerciait en dressant un banquet. Dans des temps anciens, l'homme envoyait des proches demander la main de sa future épouse. Lorsque les familles se mettaient d'accord, une dot était fixée en fonction des moyens dont disposaient les uns et les autres. Une dot que le marié s'efforçait de payer sans rechigner, pendant que sa belle-famille conviait la communauté

« **Mondialisation aidante, le manzaraka a mué selon les lois de la consommation servile dans un contexte où le paraître l'emporte sur la solidarité.** »

à célébrer son bonheur à table. Il n'y avait pas d'enjeu financier à l'époque, ni de compétition entre les dites familles. Mondialisation aidante, le manzaraka a mué selon les lois de la consommation servile dans un contexte où le paraître l'emporte sur la solidarité.

« *Vous vous rendez compte ? Au manzaraka de mon frère, sa belle-famille a dû lui offrir une berline ? Il aurait menacé de refaire un manzaraka avec sa maîtresse. Ça devient vraiment du n'importe quoi* » commente Saidi Boura, qui requiert l'anonymat. « *C'est mon frère qui aurait réglé la facture, mais c'est ça qui est vraiment absurde, parce qu'après coup, j'ai appris que c'est sa femme qui aurait contracté une dette pour lui offrir son manzaraka. Vous imaginez ce casse-tête ? Une femme donne à son mari ce qu'il doit régler à sa belle-famille ? Tout ça pour satisfaire au m'as-tu vu et pour garder la main sur son couple ? Après ça, on vient me reprocher de m'être marié avec une métropolitaine. Si se marier à Mayotte devient une [simple et douteuse] affaire de manzaraka, beaucoup de jeunes iront voir ailleurs, ça c'est sûr* ». Une idée aussitôt contredite par la réalité des chiffres, selon Abdallah B., un jeune enseignant : « *Avant, les manzaraka n'avaient lieu que durant les grandes vacances. Il n'y en avait pas autant. Aujourd'hui, c'est toute l'année, à cause d'un calendrier qui est surchargé. Et ce sont surtout des jeunes qui le font. Il n'y a pas une seule fille qui n'exige pas son manzaraka, quitte à se ruiner* ».

MED

RITUEL TRUMBA À MAYOTTE

De quels esprits parlons-nous ?

« Vous ne voyez que la seule vérité, donc vous êtes injuste ». Si on peut difficilement amender le texte de l'un des plus grands auteurs de la littérature russe, sans commettre par la même de crime de lèse-majesté, nous sommes tenté d'agrémenter le mot vérité de l'adjectif « visible ». La nouvelle phrase ainsi produite rendrait parfaitement compte du regard empli de préjugés que ceux qui se prévalent d'une modernité dévoyée jettent sur les rites de possession.

Un sinistre fait divers ayant pour théâtre le collège de Pamandzi illustre bien cet état de fait. Une jeune fille fut saisie, en plein cours, de ce que la doxa nomme trivialement une crise de djinn. Elle hurlait dans une langue qu'elle semblait être seule à comprendre, sautillait partout et se débattait avec une vigueur insoupçonnable. L'enseignant, qui avait la charge de la classe quand survint cette crise de « démençe », pour reprendre le mot au mieux malencontreux et au pire injurieux du Principal, ne sut comment réagir. Pris entre les quolibets, les rires et les mouvements de foule, il préféra quitter la salle.

Pensant alors bien faire, quelques camarades de la fille en « crise » décidèrent de l'emmener manu militari chez l'infirmière. Mais la « malade » ne reçut qu'une lourde claque sur la joue en guise de traitement. Aussi étrange que cela ait pu paraître pour la curatrice, son remède n'eut pas les effets thérapeutiques escomptés. La jeune fille ne retrouva son calme qu'une fois que sa mère, accompagnée d'un *fundi*, arriva sur les lieux. Ce triste épisode n'est en rien un phénomène isolé et témoigne de l'incompréhension qui règne, au sein des populations vivant sur le sol « maorais », vis-à-vis de phénomènes de possession et de transe que Guattari et Deleuze définissent comme « l'investissement d'un champ social historique »¹. Dès lors, interroger une pratique de possession re-

vient à questionner l'inconscient collectif qui irrigue la *Weltanschauung* de ceux qui la mettent en œuvre.

Que signifie avoir l'inconscient comme objet d'étude ? L'inconscient est présenté comme ce « qui a lieu sans que le sujet s'en rende compte », ou bien, comme ce « dont le sujet n'a pas la



Il existe à Mayotte plusieurs rites précieusement préservés de l'effet du temps par des centaines d'initiés.

perception claire dans une situation donnée ». « Automatique », « involontaire », « machinal », « spontané » peuvent être ses synonymes. Certaines disciplines se sont tout particulièrement intéressées à l'inconscient : la psychologie et la philosophie renvoient, par exemple, à « l'ensemble des phénomènes physiologiques et neuropsychiques qui échappent totalement à la conscience du sujet ». En psychanalyse, ce sera l'« ensemble d'images, d'idées inconscientes (archétypes), communes à un groupe humain, transmises héréditairement et qui régissent les réactions de l'homme non pas en tant qu'individu mais en tant qu'être social ».

Ces différentes définitions synthétiques ouvrent des pistes de réflexion pour tenter d'appréhender l'inconscient. La difficulté première à laquelle se heurte tout chercheur sur ces questions est la contradiction qui apparaît entre un objet de recherche défini comme l'inconscient et la définition même de ce dernier, qui renvoie à quelque chose qui ne se perçoit pas. Mais comment percevoir ou mettre à jour, quelque chose qui échappe à la conscience ? De plus, ce qui sera mis à jour pourra-t-il toujours être qualifié d'inconscient, puisque cela se trouvera désormais placé dans le domaine du perceptible ?

En ayant conscience de ces tensions, il convient cependant de remarquer que ce n'est pas tant la caractérisation de l'inconscient comme ce dont l'individu ne se rend pas compte (n'a pas conscience) qui présente un intérêt pour un travail en sciences humaines et sociales. Ce qui retient notre attention c'est ce dont l'individu ne se rend pas compte, mais qui, pourtant, modèle, régule ses réactions. Dans cette perspective, l'inconscient renvoie donc à des ressorts non apparents, dont les conséquences sont, elles, perceptibles.



Assiette sacrée sur les flancs de la Pointe Mahabou à Mamudzu. © S.E | Fonds WI

Le façonnement de ces ressorts apparaît dépendant de la construction sociale et culturelle de l'individu. L'inconscient individuel est ainsi une déclinaison, un reflet, d'un inconscient traversant / se situant au soubassement de l'ensemble d'une société, d'une culture donnée. Par conséquent, aborder l'inconscient revient d'abord à choisir une forme d'extériorisation pouvant faire l'objet d'une étude.

Extériorisation d'un inconscient et outil de lutte

Il existe à Mayotte plusieurs rites précieusement préservés de l'effet du temps par des centaines d'initiés. L'un d'entre eux est le trumba, qui se définit d'après Mlaili Condro, anthropologue, comme « l'esprit des ancêtres qui viennent posséder les vivants chez les Sakalava de Madagascar ». De quels esprits parlons-nous ? Les trumba sont réputés être les esprits des Ampanzakas, qui règnent sur l'autre monde (princes malgaches ou familles royales). S'ils peuvent posséder tout un chacun dans l'archipel, les cérémonies de trumba, durant lesquelles les familles des personnes possédées remercient l'esprit, à l'origine du mal-être, de bien vouloir établir une relation paisible avec son hôte, concernent, principalement, des femmes.

Ce n'est pas tant la cérémonie en elle-même, encore qu'il est aisé de trouver dans le style vestimentaire et les dif-

férents gestes exécutés matière à dissenter, que les effets de celle-ci, qui révèle des mécanismes collectifs inconscients. Des femmes possédées par des rois ? La question naturelle que soulèvent cette pratique est : « Dans quelle mesure la pratique du trumba se révèle être un outil de bouleversement des rapports de genre à Mayotte » ? Nous retenons ici la définition qu'en donne l'universitaire américaine Judith Butler. Le genre n'est pas une essence mais une performance. Une performance sociale. Une surdétermination extérieure. On inculque, à la faveur d'une constellation de données et de pratiques, aux sexes biologiques des comportements et des codes dont ils ne doivent se départir sous aucun prétexte.

Le genre devient dès lors performatif en ce qu'il conditionne la trajectoire des individus. Le rite du trumba vient bouleverser en partie ces représentations. Nous ne trahissons aucun secret, en disant que Mayotte, comme l'ensemble de l'archipel, en dépit du caractère matrilineaire des dévolutions successorales, est un territoire patriarcal. Les rapports de domination, notamment sur la scène publique, sont clairement à l'avantage des hommes, qui disposent d'une forme d'imperium social, soutenu en ce sens par une religion qui prône la discrétion des femmes. Ainsi, bien des représentantes du beau sexe peuvent

se sentir à la merci des hommes, notamment dans l'intimité des relations de couple.

La femme possédée par un esprit royal pourra imposer des interdits - *fadi* - réputés soufflés par son trumba au mari. Il s'agit souvent de pratiques sexuelles dont la réalisation pourrait souiller le dépositaire de l'esprit supérieur, et ainsi provoquer son courroux. Il se passe là quelque chose de très intéressant sur le plan du rapport de force entre genres. Par l'incorporation d'une altérité, le corps habité reprend possession de sa chair. Par la cérémonie de possession, les femmes vont redéfinir les contours de leurs identités et en prendre possession. De la même manière qu'avec les *haouka*, ces dieux de



Image issue du film *L'ivresse d'une oasis* de Hachimia Ahameda. D.R

la technique et de la force, représentant l'ordre colonial, qui lors de rites de possession habitent les colonisés ghanéens, les trumba revêtent une dimension cathartique évidente.

Il s'agit dans les deux cas d'extérioriser la violence, « de genre » pour les uns et « coloniale » pour les autres, subie via l'incorporation d'un autre. Une aliénation salvatrice en somme. La pratique des trumba démontre dès lors la ferme résolution des femmes « maoraises » à s'extraire de l'assignation de genre qu'elles subissent, et témoigne de l'ingéniosité de leurs stratégies de lutte. Ce rite prouve à tous les initiés, durant la cérémonie et le temps de la cohabitation, que les constructions sociales sur lesquelles reposent nos représentations collectives peuvent être bouleversées.

ANIL ABDOULKARIM

1. (Guattari, Deleuze, 1972).
2. Les maîtres-fous de Jean Rouch.



OUVERT H24/7
à votre demande

La communication n'a plus de freins



Nos
SERVICES

LOCATION PANNEAUX PUBLICITAIRES
CONFECTION ENSEIGNE
PRODUCTION ET DIFFUSION audio-visuelle
WEB DESIGN
CREATION ET EDITION
EVENEMENTIEL

IMPRESSIONS:
Magazine et Ouvrage
Marquage Textile
Bache, autocollant et tissus
Affiches (toutes tailles)
Objets publicitaires

Basée à Moroni, notre agence est composée d'une vingtaine de jeunes dynamiques qui possèdent des compétences dans de nombreux domaines. Nous intervenons toujours avec l'esprit de complémentarité afin de répondre de manière intelligente aux besoins de nos clients.

Notre réactivité et disponibilité sont certainement notre plus grande force. Nous savons travailler dans l'urgence, mais toujours avec rigueur et professionnalisme.

Rooshdy Medias accorde un intérêt particulier au détail, élément souvent négligé mais qui pourtant différencie les meilleurs.

Moroni Bacha ancien AlBalad Grande Comores
Tél: (+269) 773 11 11/ 4441 111/ B.p: 1596 Moroni
Mail: rooshdymedias@gmail.com
www.rooshdymedias.com

La rapidité au service de votre satisfaction !



ENVOI DE COLIS & COURRIERS EXPRESS

24h 7j/7



Un véritable **réseau d'agences** aux Comores (Moroni, Mutsamudu, Fomboni) et même à **Dar-Es-Salaam** !



Livraison en **24h** à domicile ou en agence selon vos besoins

Sécurisation et **suivi informatisé** des envois



AB Pack Express

Bâtiment Matelec
Oasis, Moroni
Union des Comores

+269 369 32 32

contact@abpackexpress.com

Des **petits prix** : à partir de 2 000 kmf les 500 grammes

Des **tarifs dégressifs** en fonction du poids

Retrouvez-nous sur



AB Pack Express

DENIS BALTHAZAR

Balladur et l'ombre des kwasa



Denis Balthazar, D.R.

L'archipel des Comores se réduit depuis 1995 à une tragédie de la migration. Des milliers d'hommes et de femmes qui sombrent à l'entrée d'une île, Mayotte, devenue territoire d'exception et cimetière, par la force d'une loi inique. Celle du Visa Balladur, qui, à la longue, sème le doute sur l'origine de la majeure partie des victimes. Sont-elles ou non des enfants de cette terre ravagée par des années d'occupation schizophrène ?

Cette histoire renoue avec le rêve imposé d'une puissance étrangère, qui, au fil des ans, a fini par détruire l'utopie même d'une terre-refuge. Par le passé, racontent les Anciens, ce pays sut accueillir. De partout, ils vinrent, poursuivis par leurs démons, faits d'ombres et de chaînes. Sur la rive, débarquant du bateau, on leur disait qu'ici s'entamait un récit nouveau, où l'être rendu à sa nudité première, ne pouvait recouvrir son humanité, pleinement, qu'en contribuant au bien commun.

Une histoire qui ne pouvait que séduire ce plasticien, Denis Balthazar, parti de sa lointaine Guyane, saisi sur les routes par les passions de cet archipel. D'une île à l'autre, il se fit, comme tout un chacun, son idée du legs,

là où l'autre, figure d'éternel étranger, finit, à force de tisser du commun, par mériter une digne place. C'est ainsi que se racontent les légendes du pays, du moins. A Mayotte, où il se pose, les premiers jours, l'actualité s'est cependant montrée rude, avec ses milliers de refoulés et de trépassés à la Une.

Traversant cette ruche faite d'îles et d'espérance, Denis Balthazar interroge vite les alentours, jusqu'aux Mascareignes, en passant par les Afrique(s) proche(s), avant de se laisser surprendre à nouveau par la violence de ce quotidien, nourri au biberon du rejet et du déni de soi. Ces images font partie d'une série, à travers laquelle il constate la fureur et le désastre liés à la disparition des kwasa, dans un pays où le silence apaise, semble-t-il, les âmes de ceux qui errent, en ayant oublié ce qui les fonde.

Enfant du Tout-Monde, pris dans les rets de la mer indianocéane, Balthazar vit, aujourd'hui, entre Saint-Denis, Mamudzu et Mutsamudu.

S. ELB.

“
L'archipel
des Comores
se réduit depuis
1995 à une
tragédie de la
migration.
”

Page de gauche :
**The anger of those living
under sheet metal**
technique mixte, Mayotte, 2008.

Page de droite :
The gaze of sheet metal
technique mixte, Mayotte, 2008.

© Denis Balthazar.



“

Par le passé, ce pays sut accueillir.
De partout, ils vinrent, poursuivis
par leurs démons, faits d'ombres
et de chaînes. ”

Ci-contre :
I'm a legal alien
technique mixte,
Mayotte, 2008.

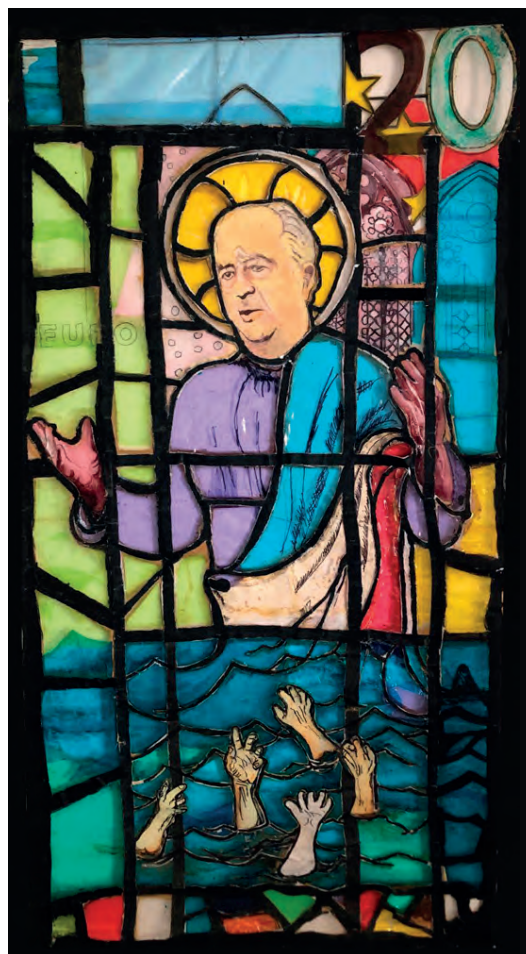
Ci-dessous :
Requiem pour une ballade
technique mixte,
Mayotte, 2008.

© Denis Balthazar.



Ci-dessous :
4000 etc...
technique mixte, Mayotte, 2006.

© Denis Balthazar.



ISMA KIDZA

Maore



Les joies de l'enfance en face du débarcadère à Mamudzu.

Emergence. Du talent à l'eau pure. Quand l'artiste se contente de poser son regard sur le monde. Sans discours, ni fioritures, d'aucune sorte. Isma Kidza est de ceux-là. Photographe remarqué sur la quatrième île - Maore - Isma joue avec la fantaisie et les envies des petits. Tout en discrétion et malice. De la grâce et du tact, aussi. Il a cette tendresse dans le viseur que les rapports de plus en plus marchands de cette micro-société n'arrivent pas à broyer. Il croit en l'homme. Avec cette envie pressante de raconter le paysage autrement qu'en s'exhibant dans la violence qui surchauffe l'île. La photo pour lui est synonyme de libération. Une addiction certaine. Le meilleur des shoots qui soit. Sur les réseaux sociaux, Isma butine, chaque jour, en ramenant sans cesse son Mayotte à lui dans le post. Des images curieuses, qui misent sur l'espérance et l'enfance d'un archipel. Un poème...



Sueur sur fond de joute à trois.



Joutes océanes



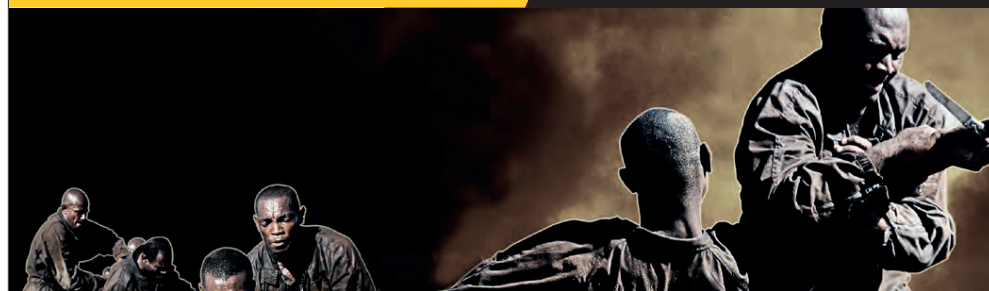
Un 3+1 sur la jetée de Mamudzu.



Femmes-veille...

SPÉCIALISTE N°1 DE LA SÉCURITÉ PRIVÉ

AUX COMORES DEPUIS 1996



- ▶ INSTITUTIONS
- ▶ REPRÉSENTATIONS DIPLOMATIQUES
- ▶ SITES SENSIBLES
- ▶ SÉCURITÉ TECHNOLOGIQUE

Adresse : BP : 09 Place Badjanani Moroni
Grande comore 99397 - Union des Comores
Email : contact@securicom-comores.com
Tél : (269) 773 06 07
Site Web : securicom-comores.com

Optimisez vos projets en toute tranquillité !
www.cmti-transport.com

Transport
routier



Déménagement



Transport
maritime



Transport
aérien



Dédouanement



Grande Comore

Moroni (+269) 773 56 13 / 333 74 41

Aéroport (+269) 773 85 89 / 372 74 41

Anjouan (+269) 771 19 99 / 348 74 45

Mohéli (+269) 772 16 89 / 372 54 79

cmtahmed@hotmail.fr

cmt-aeroportya@hotmail.fr

cmt-anjouan@hotmail.com

cmtassistantemoheli@hotmail.com

NOTRE MÉTIER AB

Être au contact du client

Elle se prénomme Sarah. La trentaine bien tassée, esprit posé et regard en paix. Des atouts non-négligeables pour assurer ses missions à l'aéroport de Pamandzi, où elle est agent de comptoir et agent d'escale pour AB Aviation.

Une double casquette que Sarah Souefou arbore fièrement. Elle fait les enregistrements bagages, participe à la vente des billets, informe les passagers, en cas d'annulation ou de retard de vol, gère les demandes de remboursement, en cas de litige, et s'occupe aussi de gérer les petits conflits : « Je suis là pour apaiser les tensions ». Offrir une collation au client, s'il y a un retard de vol. Le dédommager, s'il y a annulation. Le restaurer, le temps que l'avion arrive : « Et s'il n'arrive pas, trouver des solutions pour le loger ou bien le reconduire chez lui. S'occuper de garder ses bagages, s'il y a un vol le lendemain ».

Heureusement, ce cas de figure n'arrive pas tous les jours. « On fait en sorte d'avertir les passagers, 48h au moins avant l'annulation. S'il y a un retard, on appelle le passager 2h avant le décollage, bien avant que l'enregistrement ne commence ». Une scène qui l'angoisse, c'est quand elle ne peut satisfaire un client dans l'urgence : « Quand on a un vol complet et qu'on ne peut vendre un billet à une personne qui doit partir pour un décès ou pour autre chose, peu importe la raison. Les clients pensent souvent qu'on leur ment. On voit la déception se dessiner sur leur visage ». Seule consolation : « Nous communiquons beaucoup plus que chez nos concurrents. Nous sommes au contact du client. Je ne dis pas qu'on est parfait, mais on fait beaucoup plus que les autres compagnies. J'ai travaillé un temps chez la concurrence. Je n'ai jamais eu à appeler un passager pour l'informer d'une annulation de vol ».

Des tuiles, elle en a eu. Elle se souvient ainsi de cette veille de Noël, où il fallait annoncer « aux passagers que certains n'allaient pas partir », suite à un souci de surbooking. « J'ai failli repartir avec des bleus sur le corps, ce jour-là. Mais j'ai réussi à appeler les chauffeurs de taxi, à loger les clients, sachant que les hôtels étaient tous complets, que les resta-

rants ne cuisinaient que pour le repas de Noël. La pension que j'avais trouvée, je me souviens, n'offrait pas de petit-déjeuner. Il fallait trouver un resto qui assure le service pour nos passagers ». Sept clients restés au sol. « En général, ce n'est pas le passager lui-même qui crie, mais son accompagnant. Ce n'est jamais la personne qui voyage qui s'énervait ». Les gestions de crise ne sont alors pas évidentes. Voir les passagers arriver en masse, les entendre crier dans tous les sens, peut vite perturber : « Je suis d'un tempérament très calme, je ne parle pas beaucoup ».



Sarah Souefou à Pamandzi.
© S.E | Fonds W.I.

“ A partir du moment où on trouve une solution pour eux, les clients repartent avec le sourire. ”

Mais quelles que soient les tensions, arrive toujours l'accalmie. Le petit sourire du client, qui vous réconcilie avec le métier : « Il y a toujours de bons retours. A partir du moment où on trouve une solution pour eux, les clients repartent avec

le sourire. Le lendemain, ils arrivent, peut-être pas de bonne humeur, mais détendus. Le client nous fait bien savoir qu'il est content ». Sarah se plaît beaucoup chez AB Aviation. Reste à savoir comment elle a atterri dans ce monde, elle qui se rêvait hôteesse de l'air. « Mon prof d'anglais m'a dit... pourquoi vouloir servir dans un avion, alors que tu peux voir plus large ? Dans un aéroport au sol, tu auras beaucoup plus de choses à faire que dans un avion, enfermée ». A Toulouse, Sarah entame un BTS transport & logistique après le bac, avant de bifurquer. « Je voulais faire agent de trafic, faire décoller les avions à l'heure ». On l'oriente vers la formation d'agent d'escale en 2012 : « Ce que j'ai aussi aimé ». En sortant du lycée, elle ne se voyait surtout pas rester assise dans un bureau toute la journée : « Même mon chef vous le dira, je suis quelqu'un qui ne tient jamais en place. Il sait que s'il m'enferme en agence à Mamudzu, je vais péter un plomb, littéralement ».

L'expérience aidant, elle trouve à se réadapter à l'aéroport de Pamandzi. Les deux ans passés à l'ESIMA de Lyon et les six mois à l'aéroport de la 4^{ème} ville la plus attractive de France y sont probablement pour quelque chose. C'est en 2015 qu'elle décide de rentrer au pays, où elle s'imaginerait plus d'opportunités, sur le plan professionnel. Après un rapide passage chez Mayotte Air Service, elle postule chez AB. « Ici, je suis la plus ancienne ». Travailler pour AB lui a permis en outre de se réconcilier avec le shimaore. Née en France, Sarah Souefou y a grandi, avant de ressentir ce besoin de s'ancrer davantage dans la région. Ses parents ne lui parlaient qu'en français. « Donc j'apprends de jour en jour à maîtriser le shimaore ». Un outil nécessaire dans la relation aux clients. Entre les vols qui arrivent, ceux qui partent, les clients qui entrent, qui sortent, les achats de billet et les excédents de bagage... il n'est pas interdit de penser que la langue des parents a un intérêt certain pour elle.



NOTRE FLOTTE

AB Aviation a décidé de faire confiance au constructeur brésilien Embraer pour constituer sa flotte d'avion. Son choix s'est plus particulièrement sur :

- 3 Emb 120

Ces avions turbo bi-propulseurs à hélices d'une capacité de 30 sièges chacun sont réputés pour être des avions sûrs. Les Emb 120 sont également parmi les plus rapides. Grâce à eux, il ne faut pas plus de 30 minutes pour relier les îles de l'Union des Comores entre elles et à peine 1h30 entre Moroni et Dar-es-Salaam.

- 1 ERJ 145 (prochainement)

Avion biréacteur de 50 sièges, il fait partie des jets les plus réputés pour leur fiabilité et leurs performances. Avec l'ERJ 145, Moroni- Dar- Es-Salam se fait en 1H et Moroni- Tananarive en 1H30.

NOS SERVICES

- Boissons fraîches et collations servies à tous les passagers
- Accueil multilingue à bord (Shikomori, Anglais, Swahili et Français)
- "Salama", le programme pensé pour récompenser la fidélité des clients
- Salon VIP et enregistrement prioritaire pour les voyageurs de la classe "Corporate"
- Charter sur toutes les lignes desservies par la compagnie

LA COMPAGNIE EN CHIFFRES

- Bientôt 10 ans d'expérience
- 5 rotations quotidiennes
- 7 destinations
- +150 passagers transportés/jour
- 66 558 passagers transportés en 2018
- 3 089 vols opérés en 2018

RESTONS CONNECTÉS !



AB Aviation
Comores



@flyabaviation



www.flyabaviation.com



+269 773 26 37



CIRCUIT EXPRESS

Lémures et lagon

Un hippocampe renversé symbolisé Maore. La plus ancienne des îles de l'archipel a pris ce « cheval de mer » dans ses filets pour se tailler ses armoiries. Une île de beauté, à la réputation d'usine à parfum, comme ses sœurs. L'industrie de la parfumerie y puise ses essences rares.

Mamoudzou. © Isma Kida

Maore, son lagon – l'un des trois plus grands du monde – magique. Ses criques et ses plages isolées, ses bancs de sable et ses mangroves « habitées ». Mayotte, sa passe en « s », le mont Benara (660m), Dziani et son lac, *shishiwa mbuzi* et la légende des maki. Une île qui sourit aux promesses du développement. Les touristes, colliers de fleurs aux cous, le sentent au premier coup d'œil, sous un soleil tranchant. L'ambiance au sortir de l'avion y joue pour beaucoup. Le taxi collectif, au sortir de l'aéroport, le boulevard des Crabes ou du Faré, la traversée en barge. De Pamandzi la coquette, on passe vite à Mamoudzou la survoltée, chef-lieu du département. Vingt minutes de traversée dans un sens comme dans l'autre. Valises et véhicules trouvent facilement leur place sur la lourde machine, posée sur la mer. C'est sur la grande terre que s'orchestre, souvent, la grande aventure du tour de l'île.

40 km de terre à découvrir. Un paysage où la nature reste encore maîtresse du temps. Au nord de Mamoudzou, vous avez la zone industrielle de Kaweni à traverser. Sur la grande route, vous croirez la plage de Trevani-hôtel, où se trouve un centre nautique. Juste avant de longer Longoni, où se trouve le port aux eaux profondes. La baie située vers Dzoumonye, le long de la corniche, a son charme. 26 espèces d'oiseaux fréquentent sa mangrove. Sur les collines voisines, vous avez une ré-

serve, qui s'étend jusqu'à l'autre flanc, vers Mtsangadoua et Acoua. Il y a trois réserves forestières, dont celle de Dzoumonye. Combani et Benara sont les deux autres. Ne pas s'étonner de voir chèvres et zébus vous jalouser à même le bitume, lorsque vous sillonnez l'île. Maore est aussi une terre de contrastes. Si vous poursuivez vers le nord en voiture, vous verrez Handrema, l'autre baie. Avec quelques plages à honorer, là encore. Non loin se trouvent les îlots de Mtsamboro et Choazil, d'où l'on peut voir que Ndzuani, l'île toujours sœur, malgré l'histoire et les soubresauts de la politique, n'est pas si éloignée. 70 km d'océan, et des phares de voiture, la nuit, lorsque le temps est clément.

Entre Mtsangamouji et Tsingoni, vous avez une petite merveille, la cascade de Soulou, qui se déverse sur le sable fin de la plage. Sur le sentier, vous verrez des bambous géants, pris d'assaut par des makis sauteurs. A Tsingoni, vous avez une mosquée, dont la construction remonte à 1538. Elle a été versée au patrimoine français depuis 2012. Sur la route vers le Sud, la végétation luxuriante, les arbres à parfums, le lagon majestueux. Lorsque vous atteignez la baie de Boueni, vous n'êtes plus loin de Choungui, où vous attend le mont du même nom (594m), qui donne une vue unique sur le lagon. Un bois à l'ombre de ronces et de pierres est à traverser pour la partager. La pointe Sazile et sa tête de crocodile ne sont pas loin. Padza et tortues seront du voyage, si vous



Lémures ou makis.
© S.E | Fonds W.I.

êtes patients. De la pointe à Moutsamoudou, vous aurez la possibilité d'embarquer vers l'îlot de sable blanc¹. Un bon plan pour les amateurs d'eau turquoise et de voulué au poisson.

Après, vous pouvez aussi continuer vers les îlots Bambo et Bandrele, jusqu'à la passe en « s », où se trouvent une bonne dizaine de sites de plongées, sur deux kilomètres. Un spot photo idéal pour ceux qui traquent le poisson de récif et la tortue marine. Dauphins, raies pastenagues, mérus ou raies-aigle peuvent s'y rencontrer. Pensez à prévenir la cellule de gestion du Conservatoire du littoral², si vous voulez camper dans le coin. Cela peut être utile, si jamais l'idée vous prend d'aller observer une ponte de tortues dans les parages. De retour à Pamandzi, un petit tour sur les plages de Moya et de Papani – prisée pour ses « piscines naturelles »³ – est toujours grisant.

AB

1. On parle de 36 îlots protégés à Maore.
2. Organisme qui a pour mission de préserver des sites naturels le long des rivages de métropole et d'outre-mer.
3. Dépressions dans le platier récifal sous forme de « piscines », très appréciées des touristes.



ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TERRASSEMENT

EN ROUTE POUR LA CONSTRUCTION !

NOTRE METIER :

Créée pour satisfaire un besoin spécifique de terrassement pour la construction de maisons individuelles, l'Entreprise Générale de Terrassement (E.G.T.) propose aujourd'hui une gamme de services et de produits diversifiés

ROUTES

Construction et entretien de revêtements routiers et industriels
Réhabilitation routière

CONCASSAGE

Production et vente d'agrégats

BÂTIMENTS

Construction et Réhabilitation

NOS CLIENTS ET NOS REALISATIONS :

LAFARGE-HOLCIM
(dépôt de ciment)

BOLLORE AFRICA LOGISTICS
(terre-plein du port de Moroni)

PALAIS PRÉSIDENTIEL
DE BEIT-SALAM
(accès routier et parking)

1^{ère}

ENTREPRISE ROUTIERE
DES COMORES DEPUIS
PLUS DE 30 ANS

EGT est une entreprise BTP aux valeurs familiales qui s'appuie sur une équipe compétente, expérimentée et soudée.

NOS PARTENAIRES :
COLAS - CARE INTERNATIONAL

Moroni Petite coulée
www.egt-comores.com
info@egt-comores.com
Tel: 773 23 39



Billets d'avion et de bateau
Réservation d'hôtel
Services à la carte
Visa



AB Travel & Tour

ENVIE DE
PARTIR ?

*Faites vos
bagages !*

**AB TRAVEL & TOUR
S'OCCUPE DU RESTE !**

Agence AB Travel & Tour (siège)
Av. Ali Soilih, Malouzini
Moroni - Union des Comores



+269 328 69 69
gm@abtravelandtour.com
f AB Travel & Tour

HOLO[®]

BDC – MOBILE BANKING



**Avec HOLO, je règle
mes factures, je transfère
de l'argent, je reçois mon
salaire... depuis mon téléphone.**

Téléchargez gratuitement l'Application "HOLO" sur   | www.holobdc.com



Retirez
de l'argent



Déposez
de l'argent



Payez
vos factures



Recevez
votre salaire



Transférez
en National



Rechargez
du crédit

Le bon goût de

Bonnita



Le lait préféré des Comoriens !